

la parole à

Pierre Naville : **«un certain parti pris
d'extrémisme et d'expérimentation»**

Pierre Naville : l'un des fondateurs du surréalisme. Paradoxalement, ce n'est pas sous ce jour qu'on le connaît le mieux. Mais le connaît-on ? Economiste (*Le Nouveau Leviathan* notamment), sociologue (sociologie du travail), homme politique, militant (du PSU), poète — oui, poète. On l'avait un peu oublié. Son dernier livre nous le rappelle. Livre palimpseste où l'amour occupe pudiquement la mémoire de Pierre. Nous ne reproduisons ici qu'une partie seulement du long entretien qu'il a accordé à Tribune socialiste.

T.S. : Pierre, tu viens de publier, sous le titre *L'Espérance mathématique* le premier tome du *Temps du surréel*. Ce n'est ni une biographie, ni un livre de mémoires, ni un ouvrage d'historien, ni une anthologie — mais un peu tout cela à la fois. Pourquoi ce composé insolite ?

Pierre NAVILLE : *Le Temps du surréel* est en réalité le premier tome d'un ouvrage qui s'intitule *L'Espérance mathématique*. L'éditeur a inversé les titres. Il paraît aussi que, pour accrocher l'acheteur, *L'Espérance mathématique*, ce n'est pas fameux. L'expression, qui me paraît caractéristique de beaucoup de choses du monde moderne, est belle pourtant : l'espérance mathématique, c'est l'espérance de vie...

**« une impulsion
toujours vivante... »**

La forme de ce premier volume, ce composé un peu anormal dont tu parles, est évidemment liée au but que je me suis fixé : apporter un témoignage — un témoignage vivant —, sur un mouvement qui n'était pas seulement littéraire, dans lequel j'ai joué un rôle, et sur lequel j'ai lu, depuis vingt ou trente ans, bien des ouvrages, notamment d'origine universitaire, qui m'ont beaucoup déçu.

J'ai donc indu dans ce bouquin à la fois des éléments d'information sur la façon réelle dont ce mouvement a, selon moi, pris naissance; des éléments d'appréciation plus ou moins rétrospectifs sur ce qui s'est fait alors et sur ce qui m'apparaît, aujourd'hui encore, comme une impulsion toujours vivante en moi ; et, jusqu'à un certain point, des éléments pour l'avenir : l'intervention surréaliste n'a-t-elle pas une

signification durable, et dans ce qu'elle a été, et dans ce qu'elle annonce pour une autre époque ? Interviennent enfin des éléments purement personnels : j'avais alors dix-neuf vingt ans; les événements de ma propre vie, en particulier le rôle qu'a tenu celle qui est devenue ma femme, Denise, (dont je publie, de façon d'ailleurs très fragmentaire, certains écrits), intervenaient dans ma façon de comprendre le mouvement...

Je n'entends pas retracer tout ce qui s'est fait à cette époque ; ni juger tous les écrivains et manifestants du surréalisme. Mais plutôt reprendre un à un quelques-uns des grands thèmes qui ont été, pour moi, les thèmes nouveaux de ce mouvement (ainsi du thème de l'Orient) et même certains thèmes qui n'ont pas *fait matière* dans le surréalisme : par exemple la musique. Je lui consacre tout un chapitre. Parce que son absence même me paraissait un paradoxe.

T.S. : Tu n'entends pas juger tous les manifestants du surréalisme. Mais s'agissant du groupe que vous constituiez, tu indiques clairement tes préférences. Par exemple pour Eluard, alors que tu montres peu de tendresse pour Breton. Et tu réhabilites Dali que la gauche a beaucoup malmené.

P.N. : J'ai eu avec Breton, c'était public, des différents graves, suivis de rapprochements — jusqu'à sa mort. Lors de ces fameuses enquêtes sur la sexualité par exemple. Pourquoi en exclure les femmes, ne pas leur demander, au moins, ce qu'elles souhaitaient : participer ou non ? Ce genre de confrontation n'avait d'intérêt — surtout si l'on voulait en publier les résultats — que si on allait jusqu'au bout. Bref on n'était pas d'accord. Je suis allé jusqu'à le menacer... de faire saisir le numéro ! Pourtant, tous les écrits de Breton tournent autour d'une femme y compris ceux qui n'en ont pas l'air.

la révolution, il s'en foutait éperdument

C'était d'ailleurs, pour ceux qui l'ont connu, ce qui faisait l'intérêt de Breton. Quand ça n'allait pas, qu'il était seul ou malheureux, en état de rupture, alors il se mêlait de politique. Mais dès qu'il était repris, c'était fini, le monde pouvait s'écrouler. Faire la révolution, il s'en foutait éperdument.

C'était d'ailleurs très bien ainsi, parce qu'il adoptait cette attitude de manière complète, sans réticence. Non sans problèmes parfois... Mais il arrivait toujours à concilier, trouvait toujours des explications et concluait : « il s'agit d'être honnête avec soi-même, c'est tout. Je suis un honnête homme ».

une adhésion fantomatique au PCF

L'ennui, c'est qu'il faisait des querelles. Et c'est là que je n'étais pas d'accord. J'estimais que lorsqu'on décidait de se lancer dans l'action militante, il fallait le faire au mieux, avec précision — comme lorsque nous faisons un poème, transcrivons le récit d'un rêve, tâtons de l'écriture automatique réelle. Et ce sérieux que j'exigeais alors impliquait, devant le mouvement communiste de l'époque, qu'on choisît entre certaines tendances. Breton ne voulait pas aller jusque-là, tout en prétendant en juger...

Il passait son temps à faire le bilan de qui était avec lui et de qui ne l'était pas, qui il fallait écarter et qui récupérer. Les résultats n'étaient pas toujours bons. Et il était très inquisiteur. Mais il avait aussi des côtés fascinants, captivants. Et il a été fidèle à lui-même, jusqu'au bout.

Avec Aragon, la rupture a été radicale. En raison de ses positions politiques et de tout leur entourage idéologique. Pour Eluard, c'était différent : son adhésion au Parti communiste présentait en quelque sorte un caractère fantomatique. Il a bien écrit quelques poèmes ridicules... Mais il a joué, dans le mouvement surréaliste, un rôle qui ne tenait pas seulement à son œuvre poétique, mais à toute son attitude.

Jusqu'au bout de l'imagination paranoïaque

Quant à Dali, je ne l'ai pas connu personnellement. Il est venu au surréalisme beaucoup plus tard, à une époque où j'avais autre chose à faire. Je connaissais ses tableaux. Et, assez récemment, j'ai lu ses ouvrages — que je trouve admirables.

On lui reproche ses « paradoxes » — d'avoir mis Lénine en médaillon sur un piano, d'avoir trouvé au dos d'Hitler quelque chose de savoureux... Soit. Pour moi, je suis prêt à passer là-dessus. Dali n'est pas à juger au nom de règles politiques, sociales, économiques. Il a, dans sa peinture, tenté de maté-

rialiser ce que d'autres se bornaient à écrire. Essaie dans un tableau, de reproduire certaines descriptions de Raymond Roussel : tu obtiendras un Dali. Alors, pourquoi louer Roussel et condamner Dali ?

Dali s'est situé carrément dans le domaine de l'imagination paranoïaque et il a décidé *de voir ce que ça donnait* en allant jusqu'au bout. C'est en regard de cet objectif qu'il faut le juger et non sur son goût des grands hôtels, sur son bluff (car il a voulu *faire le malin*) et sur sa prétendue fortune, sûrement plus modeste qu'on ne l'a dit ou que celle, par exemple, immense, de Picasso, à qui on ne reproche rien.

T.S. : Cela veut-il dire qu'il y a une optique surréaliste qui diffère profondément d'une optique politique, d'une optique sociologique ou économique ?

P.N. : Oui. Oui, jusqu'à un certain point. Dans ce livre, j'ai voulu réagir contre la tendance actuelle à tout vouloir juger d'un point de vue unique. Il y a des contradictions, des oppositions durables, dans la vie sociale, dans la psychologie, dans la vie des gens, dans les probabilités d'événements... La vie a certains aspects lacunaires.

concilier, ou accepter, transitoirement, les contradictions

Que faut-il donc faire ? De deux choses l'une : ou l'on concilie tout et l'on ramène tout à un seul point de vue ; mais tout le monde ne réduit pas tout au même point de vue ; ce qui crée des heurts entre conceptions totales ; pense, par exemple, aux luttes entre religions... Ou bien on accepte, transitoirement, sur tel ou tel terrain, de vivre dans un certain état de contradictions. C'est sans doute un peu ce que j'ai fait — d'une manière peut-être plus marquée que d'autres. Mais c'est ce que j'ai été amené à comprendre, qu'on ne pouvait tenter de répondre à certains problèmes *qu'en changeant de terrain*.

T.S. : Ce qui explique les méandres de ton itinéraire personnel (début surréalistes, activités militantes du côté des trotskistes d'abord puis, et aujourd'hui encore, au PSU, recherches au CNRS) et la diversité de tes ouvrages ? Beaucoup sont déconcertés par ces « changements de terrain » qu'accompagne en outre des changements d'écriture.

P.N. : Changer d'écriture quand on change de terrain, c'est, comme en musique, changer de clef sur une portée, utiliser une échelle de son différente, pour obtenir un autre produit musical. Pour parler du surréalisme, j'ai dû retrouver la manière de parler qui lui convient. Certes, ce n'est pas aisé pour tout le monde : l'écriture, même chez les écrivains « professionnels », devient vite un tic, une façon d'être fossilisée. C'est que la vie sociale nous impose de nous réduire, nous cantonne à ce qui est « utile » c'est-à-dire utilisable économiquement et socialement. Faute de les cultiver, nous perdons des qua-

lités qui ont été les nôtres dans l'enfance, ou dans notre jeunesse — l'aptitude et le goût de dessiner par exemple.

Tout le courant de la civilisation actuelle tend d'ailleurs à la fois à l'uniformisation des comportements et à la spécialisation : on porte des jeans; mais on les orne de badges pour les singulariser. Chacun veut être particulier dans l'uniformité. Il en est ainsi, également, de l'activité professionnelle dont la *corporatisation* est dangereuse — y compris dans les domaines scientifiques: il n'y a plus de médecins que spécialistes... J'ai voulu réagir contre ce courant. Au grand scandale de ceux qui m'avaient catalogué, « fiché », et qu'indigne ce type qui prétend avoir des vues sur le surréalisme après avoir versé dans la politique ou l'économie politique.

réagir contre l'uniformisation et la spécialisation

Une théorie très répandue affirme que, moyennant une révolution profonde des conditions sociales et économiques qui sont celles de nos régimes, on pourra rendre aux hommes et aux femmes une certaine disponibilité, une capacité de création de type poétique qui est perdue chez la plupart des êtres, et dont on ne sait trop, au demeurant, ce qu'elle pourrait donner. J'ai essayé de le montrer dans ce livre.

T.S. : Ce danger, que tu évoquais tout à l'heure, de tout vouloir réduire à un

point de vue unique, ne le retrouve-t-on pas chez certains philosophes, et chez beaucoup de ceux qui se réclament du marxisme ?

P.N. : Justement. Et pas seulement chez les « nouveaux » philosophes, mais aussi chez certains, déjà un peu plus âgés, idéologues de la jeunesse révolutionnaire ou transformatrice. Je trouve qu'ils donnent un peu trop dans une attitude, disons, unificatrice. A vouloir résoudre tous les problèmes — la science, l'art, la politique, l'histoire, le passé, le présent et l'avenir —, à partir d'un point de vue, plus ou moins justifié, qui est le leur à un moment donné, que se passe-t-il ? Comme c'est une attitude intenable à la longue, qu'ils vieillissent, ils s'avisent un jour que quelque chose ne colle pas, ; alors ils plaquent tout.

Si je veux être modéré, je dirai qu'il y a un certain relativisme à respecter dans les opinions...

T.S. : Mais ce relativisme, n'est-ce pas la voie du scepticisme ?

P.N. : Accepter les relations de la variété, ce n'est pas tout tolérer. Plutôt que de parler de relativisme, d'une manière plus radicale, plus tentante, je dirai que nous devons soumettre toutes nos opinions, à tout instant, à un esprit de vigilance, à un esprit de recherche qui nous permettent, constamment, de les réviser. Non par fatigue. Non parce qu'on est battu. Mais parce qu'on a compris qu'il y avait mieux.

Ainsi du marxisme, qui, pour moi, est toujours à réinventer. Le mot même de marxisme est d'ailleurs gênant : Marx, c'est le nom d'un homme qui a brassé



Photo Manuel Joaquin ARPP

beaucoup d'idées, beaucoup d'actions; mais enfin, un homme qui ne pouvait pas anticiper sur tous les événements survenus après lui. Sans doute, fournit-il bien les *meilleurs éléments* d'une science sociale dont nous disposons aujourd'hui. Mais il n'a pas réponse à tout, de loin pas. Y a-t-il une théorie marxiste du rêve? Pour ma part, je n'en connais pas. Pourtant le rêve est, dans la vie d'un être humain, un phénomène très important.

De la même manière, le surréalisme ne se présente pas comme un point de vue central qui permettrait de tout juger — la manière de se chausser aussi bien que la façon de voter. Le surréalisme n'a pas de théorie pour expliquer certains phénomènes économiques. Il n'a pas, une fois pour toutes, épuisé tous les problèmes. Beaucoup de jeunes littérateurs se piquent, aujourd'hui, d'être des surréalistes orthodoxes. Je ne vois en eux, pour ma part, que de vieilles barbes surréalistes, qui ne comprennent pas que l'esprit surréaliste, c'est, au moins, celui de se renouveler, de chercher autre chose, de découvrir...

Une vertu insurrectionnelle

T.S. : Un bureau de recherches permanent ?

P.N. : C'est ça : le bureau de recherches permanent. Ce qui était intéressant dans le groupe que nous étions, ce qui est intéressant dans l'attitude surréaliste, c'est un certain parti pris d'extrémisme et une volonté constante de vaincre les tabous, non pas par esprit de dandysme mais *expérimentalement*. Dans bien des domaines, l'attitude surréaliste a consisté à refuser les vérités imposées et à

chercher, dans plusieurs directions, une façon de surmonter les tabous.

Je pense à ces fameuses enquêtes sur la sexualité. Et plus largement à cette manifestation suprême de toute notre vie que nous baptisons amour. Les mécanismes démontés par la psychanalyse, par Freud — l'amour de la mère, le phallus-maître, le parricide...—, dont on disait qu'ils expliquaient tout, nous semblaient bien pauvres. « *Et si l'on cassait un peu tout ça?* ». C'est cette volonté qu'ont exprimé parfois des manifestations de dérision : pense au tableau de Max Ernst où la Sainte Vierge fesse l'enfant Jésus.

Même chose pour les attitudes antimilitaristes du groupe. Elles n'avaient rien à voir avec ce pacifisme qu'on trouve dans certain anti-militarisme ou certain anarchisme traditionnels : il s'agissait d'expérimenter une attitude négative contre une idée reçue, en l'occurrence, celle de l'amour de la patrie. Et de l'expérimenter au besoin par des moyens violents, voire militaires. Il y a aussi cette fameuse lettre à Claudel qui me paraît encore un merveilleux document, l'expression publique d'une rébellion contre une façon moutonnaire d'admirer certains « grands hommes ».

T.S. : Cette vertu insurrectionnelle du surréalisme, c'est ce qui t'en paraît, aujourd'hui encore, la vertu la plus précieuse ?

P.N. : Oui.

**Propos recueillis par
Claude DESLHIAT et
José SANCHEZ ■**